

Une soirée d'été, dit l'acteur, serait au cœur de l'histoire.

Pas un souffle de vent. Et déjà, étalé devant la ville, baies et vitres ouvertes, entre la nuit rouge du couchant et la pénombre du parc, le hall de l'hôtel des Roches.

À l'intérieur, des femmes avec des enfants, elles parlent de la soirée d'été, c'est si rare, trois ou quatre fois dans la saison peut-être, et encore, pas chaque année, qu'il faut en profiter avant de mourir, parce qu'on ne sait pas si Dieu fera qu'on en ait encore à vivre d'aussi belles.

À l'extérieur, sur la terrasse de l'hôtel, les hommes. On les entend aussi clairement

qu'elles, ces femmes du hall. Eux aussi parlent des étés passés sur les plages du Nord. Les voix sont partout pareillement légères et vides qui disent l'exceptionnelle beauté du soir d'été.

Parmi les gens qui regardent le spectacle du hall depuis la route derrière l'hôtel, un homme fait le pas. Il traverse le parc et s'approche d'une fenêtre ouverte.

C'est très peu de temps avant qu'il ne traverse la route, il s'agit de quelques secondes, qu'elle, la femme de l'histoire, arrive dans le hall. Elle est entrée par la porte qui donne sur le parc.

Lorsque l'homme atteint la fenêtre, elle est déjà là, à quelques mètres de lui parmi les autres femmes.

De là où il se tient, l'homme, l'eût-il voulu qu'il ne pourrait pas voir son visage. Elle est en effet tournée vers la porte du hall qui donne sur la plage.

Elle est jeune. Elle porte des tennis blancs. On voit son corps long et souple, la blancheur de sa peau dans cet été de soleil, ses cheveux noirs. On ne pourrait voir son

visage qu'à contre-jour, d'une fenêtre qui donnerait sur la mer. Elle est en short blanc. Autour des reins, une écharpe de soie noire, négligemment nouée. Dans les cheveux, un bandeau bleu sombre qui devrait faire présager d'un bleu des yeux qu'on ne peut pas voir.

On appelle tout à coup dans l'hôtel. On ne sait pas qui.

On crie un nom d'une sonorité insolite, troublante, faite d'une voyelle pleurée et prolongée d'un *a* de l'Orient et de son tremblement entre les parois vitreuses de consonnes méconnaissables, d'un *t* par exemple ou d'un *l*.

La voix qui crie est si claire et si haute que les gens s'arrêtent de parler et attendent comme une explication qui ne viendra pas.

Peu après le cri, par cette porte que la femme regarde, celle des étages de l'hôtel, un jeune étranger vient d'entrer dans le hall. Un jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs.

Le jeune étranger rejoint la jeune femme. Comme elle, il est jeune. Il est grand comme elle, comme elle il est en blanc. Il s'arrête.

C'était elle qu'il avait perdue. La lumière réverbérée de la terrasse fait que ses yeux sont effrayants d'être bleus. Quand il s'approche d'elle, on s'aperçoit qu'il est plein de la joie de l'avoir retrouvée, et dans le désespoir d'avoir encore à la perdre. Il a le teint blanc des amants. Les cheveux noirs. Il pleure.

On ne sait pas qui a crié ce mot qu'on ne connaissait pas sauf en ceci qu'on croyait avoir entendu qu'il venait des ténèbres de l'hôtel, des couloirs, des chambres.

Dans le parc, dès l'apparition du jeune étranger, l'homme s'est rapproché de la fenêtre du hall sans s'en rendre compte. Ses mains sont accrochées au bord de cette fenêtre, elles sont comme privées de vie, décomposées par l'effort de regarder, l'émotion de voir.

D'un geste, la jeune femme désigne au jeune étranger la direction de la plage, elle l'invite à la suivre, elle prend sa main, à peine résiste-t-il, ils se détournent tous les deux de la fenêtre du hall et ils s'éloignent du côté qu'elle a désigné, vers le couchant.

Ils sortent par la porte qui donne sur la mer.

L'homme reste derrière la fenêtre ouverte. Il attend. Il reste là longtemps, jusqu'au départ des gens, l'arrivée de la nuit.

Il quitte ensuite le parc en passant par la plage, il titube comme un homme ivre, il crie, il pleure comme les gens désespérés dans le cinéma triste.

C'est un homme élégant, mince et grand. Dans le désastre qu'il vit en ce moment reste le regard noyé dans la simplicité des larmes et l'appareil trop particulier de vêtements trop chers, trop beaux.

La présence de cet homme solitaire dans la pénombre de ce parc a fait tout à coup le paysage s'assombrir et les voix des femmes du hall diminuer d'intensité jusqu'à leur totale extinction.

Tard dans la nuit qui suit cette soirée, une fois la beauté du jour aussi violemment disparue que dans un revers du destin, ils se rencontrent.

Lorsqu'il entre dans ce café au bord de la mer, elle est déjà là avec des gens.

Il ne la reconnaît pas. Il ne pourrait la reconnaître que si elle était arrivée dans ce café en compagnie du jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs. L'absence de celui-ci fait qu'elle reste inconnue de lui.

Il s'assied à une table. Davantage encore que lui elle ne l'a jamais vu.

Elle le regarde. C'est inévitable qu'on le fasse. Il est seul et beau et exténué d'être seul, aussi seul et beau que n'importe qui au moment de mourir. Il pleure.

Pour elle il est aussi inconnu que s'il n'était pas né.

Elle part des gens avec qui elle est. Elle va à la table de celui-ci qui vient d'entrer et qui pleure. Elle s'assied face à lui. Elle le regarde.

Lui ne voit rien d'elle. Ni que ses mains sont inertes sur la table. Ni le sourire défait. Ni qu'elle tremble. Qu'elle a froid.

Elle ne l'a jamais vu encore dans les rues de la ville. Elle lui demande ce qu'il a. Il dit qu'il n'a rien. Rien. De ne pas s'inquiéter. La douceur de la voix qui tout à coup déchire l'âme et ferait croire que.

Il ne peut pas s'empêcher de pleurer.

Elle lui dit : Je voudrais vous empêcher de pleurer. Elle pleure. Il ne veut rien vraiment. Il ne l'entend pas.

Elle lui demande s'il veut mourir, si c'est ça qu'il a, l'envie de mourir, elle pourrait l'aider peut-être. Elle voudrait qu'il parle encore. Il dit que non, rien, de ne pas faire attention. Elle ne peut pas faire autrement, elle lui parle.

– Vous êtes là pour ne pas rentrer chez vous.

– C'est ça.

– Chez vous, vous êtes seul.

Seul, oui. Il cherche quoi dire. Il lui demande où elle habite. Elle habite un hôtel qui est dans une de ces rues qui donnent sur la plage.

Il n'entend pas. Il n'a pas entendu. Il cesse de pleurer. Il dit qu'il est en proie à une grande peine parce qu'il a perdu la trace de quelqu'un qu'il aurait voulu revoir. Il ajoute qu'il est enclin à souffrir souvent de ce genre de choses, de ces chagrins mortels. Il lui dit : Restez avec moi.

Elle reste. Il est un peu gêné semble-t-il par le silence. Il lui demande, il se croit obligé de

parler, si elle aime l'opéra. Elle dit qu'elle n'aime pas beaucoup l'opéra mais la Callas, si, beaucoup. Comment ne pas l'aimer ? Elle parle aussi lentement que si elle avait perdu la mémoire. Elle dit qu'elle oublie, qu'il y a aussi Verdi et puis aussi Monteverdi. Vous avez remarqué, c'est ceux-là qu'on aime lorsqu'on n'aime pas beaucoup l'opéra – elle ajoute – lorsqu'on n'aime plus rien.

Il a entendu. Il va encore pleurer. Ses lèvres tremblent. Les noms de Verdi et de Monteverdi qui les font pleurer tous les deux.

Elle dit qu'elle aussi elle traîne le soir dans les cafés lorsque les soirées sont si longues et si chaudes. Quand toute la ville est dehors on ne peut pas rester dans une chambre. Parce qu'elle est seule elle aussi ? Oui.

Il pleure. C'est sans fin. C'est bien ça, pleurer. Il ne parle plus de rien. Ils ne parlent plus ni l'un ni l'autre.

Jusqu'à la fermeture du café ils sont là.

Il est face à la mer et elle, de l'autre côté de la table, devant lui. Pendant deux heures elle le regarde sans le voir. De temps à autre ils se souviennent, ils se sourient à travers les larmes. Puis de nouveau ils oublient.

Il lui demande si elle est une prostituée. Elle ne s'étonne pas, elle ne rit pas non plus. Elle dit :

– En quelque sorte, mais je ne fais pas payer.

Il pensait aussi qu'elle faisait partie du personnel du café. Non.

Elle joue avec une clé pour ne pas le regarder.

Elle dit : Je suis une comédienne, vous me connaissez. Il ne s'excuse pas de ne pas la connaître, il ne dit rien. C'est un homme qui ne croit à plus rien de ce qu'on dit. Il doit penser qu'elle le découvre.

Le café avait fermé. Ils s'étaient retrouvés dehors. Il avait regardé le ciel au ras de la mer. À l'horizon, il restait encore des traces du couchant. Il avait parlé de l'été, de cette soirée d'une exceptionnelle douceur. Elle n'avait pas eu l'air de savoir de quoi il s'agissait. Elle lui avait dit : Ils ferment parce que nous pleurons.

Elle l'emmène dans un bar plus avant dans les terres, sur une route nationale. Et là ils restent jusqu'au jour venu. C'est là qu'il

lui dit qu'il est dans un moment difficile. Elle dit : À votre dernière heure. Elle ne sourit pas. Il dit que oui, que c'est ça, qu'il l'avait cru, qu'il le croit encore. Il sourit d'un sourire forcé. Il lui dit encore qu'il avait cherché dans la ville quelqu'un qu'il voulait revoir, que c'est pour cette raison qu'il pleurerait, quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'il avait vu par hasard ce soir même et qui était celui qu'il attendait depuis toujours et qu'il voulait revoir coûte que coûte même au prix de sa vie. Que c'était ainsi qu'il était.

Elle dit : Quelle coïncidence. Elle ajoute :

– C'est pourquoi je vous ai abordé, il me semble, à cause de ce désespoir.

Elle sourit, confuse de se servir de ce mot. Il ne comprend pas. Et pour la première fois il la regarde. Il dit : Vous pleurez.

Il la regarde mieux. Il dit :

– Votre peau est tellement blanche, on dirait que vous venez d'arriver au bord de la mer.

Elle dit que c'est sa peau qui ne prend pas le soleil, que ça existe – elle est pour dire quelque chose d'autre qu'elle ne dit pas.

Il la regarde avec beaucoup d'attention, il oublie même de la voir pour mieux se souvenir. Il dit :